

# DOSSIER PÉDAGOGIQUE

PHILHARMONIE DE PARIS

# JAMAICA JAMAICA !

*de Marley aux deejays*



philharmoniedeparis.fr

01 44 84 44 84

Ⓜ Ⓣ Porte de Pantin

EXPOSITION  
DU 4 AVRIL AU 13 AOÛT 2017



MAIRIE DE PARIS



La web radio de l'exposition



CITÉ DE LA MUSIQUE  
PHILHARMONIE  
DE PARIS

# JAMAICA JAMAICA !

Au milieu des Caraïbes, une île minuscule, à peine plus grande que la Corse est devenue une exception absolue dans l'histoire de la musique. Donnant vie à l'un des courants musicaux majeurs de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la Jamaïque est un iceberg tropical dont la partie émergée, le reggae de **Bob Marley**, dissimule une histoire qui va bien au-delà de la musique.

Trop souvent réduite à cette icône universelle, la musique jamaïcaine, aux ramifications aussi vastes que le jazz ou le blues, et aux racines remontant au temps de l'esclavage, trouve ses sources dans des formes traditionnelles héritées de la colonisation des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Méconnues du grand public, ses audacieuses inventions jadis bricolées dans les ghettos de Kingston ont jeté, dès les années 1950, les bases de toutes les musiques urbaines contemporaines, invitant dans le vocabulaire musical d'aujourd'hui le DJ, le sound system, le remix, le dub...

Musique sacrée ou musique profane ? Rurale ou urbaine ? Bande-son pour les sages rastas ou pour les bad boys du ghetto ? Musique du monde ou musique mondialisée ?

L'exposition *Jamaica Jamaica !* propose de rendre compte de cette histoire relue au prisme des conflits post-coloniaux et des rencontres qui ont fait naître un mouvement unique et universel où s'entrechoquent façon sound clash des noms tels que **Bob Marley**, **Peter Tosh**, **Lee Perry**, **King Tubby**, la **Alpha Boys School**, **Hailé Sélassié**, **Marcus Garvey** mais aussi des styles musicaux aussi différents que le burru, revival, mento, ska, rocksteady, reggae, dub, dancehall...

Réunissant objets, images et films rares débusqués auprès de collectionneurs privés ou provenant des musées de Jamaïque, des États-Unis et de Grande-Bretagne, donnant la parole aux jeunes artistes jamaïcains, l'exposition *Jamaica Jamaica !* résonne comme un cri, un appel pour cette musique qui fut caisse de résonance de la colère d'un peuple, et qui porta sa supplique bien au-delà des frontières de la Jamaïque pour en faire la plus populaire des musiques du monde.

## Commissariat de l'exposition : Sébastien Carayol

Sébastien Carayol, 41 ans, est un journaliste/auteur/réalisateur (Tracks/ARTE, ARTE Creative, Petit Dragon, La Cavalerie) venu de la presse écrite (*Natty Dread*, *Wax Poetics*, *Libération*, *Next*, *Riddim*, etc), basé entre Marseille et Los Angeles. Baignant dans la culture sound system jamaïcaino-londonienne depuis une vingtaine d'années, il a été notamment commissaire de l'exposition *Say Watt? Le Culte du Sound System* (La Gaîté lyrique, été 2013), *Hometown Hi-Fi* (Sonos Studio, Los Angeles, 2014) et *Agents Provocateurs* (galerie Shepard Fairey/Subliminal Projects, Los Angeles, 2015).

## Scénographie : Encore Heureux

Encore Heureux, fondée à Paris par Nicola Delon et Julien Choppin, est une agence d'architecture qui intervient dans les champs de l'architecture, du design et de l'installation artistique depuis 2001. Elle est lauréate des Nouveaux Albums des Jeunes Architectes – distinction du Ministère de la Culture – en 2006. Elle a livré plusieurs équipements culturels ou tertiaires, publics et privés (salle de concert, cinéma, musée, centres d'innovations). En 2016, Sébastien Eymard rejoint l'aventure comme troisième associé et l'équipe s'agrandit pour rassembler aujourd'hui une quinzaine de concepteurs d'horizons variés.

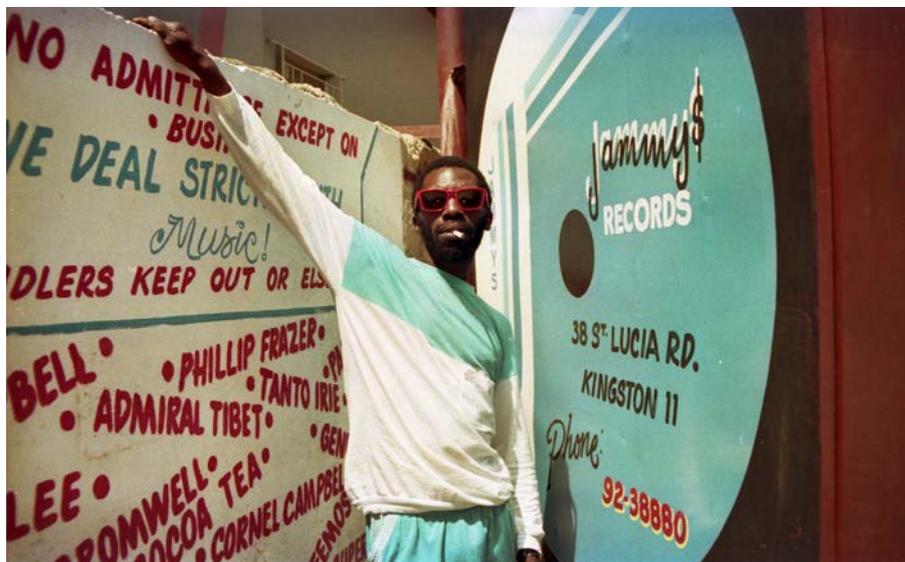
## Graphisme : Agnès Dahan Studio

## Pourquoi exposer la musique jamaïcaine ?

- La Jamaïque, une île minuscule qui a donné vie à l'un des courants majeurs de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.
- Replacer la musique jamaïcaine dans l'histoire des musiques noires : une musique trop souvent stigmatisée et réduite à des clichés.
- **Bob Marley**, la première superstar issue du tiers-monde.
- De l'esclavage au panafricanisme : l'histoire d'une décolonisation par la musique.
- Sound system, DJ, clash, remix, twerk : une musique dont les inventions des années 1960 irriguent toutes les musiques urbaines d'aujourd'hui, du rap à l'électro.

## Principes de l'exposition

- Un parcours chronologique et thématique en 7 parties retraçant l'évolution musicale et politique de la Jamaïque.
- Une musique visuelle : le « mural art » des rues de Kingston, les pochettes de disques, les flyers, l'exubérance graphique des discomobiles de rue.
- Une exposition qui présente la richesse d'une culture grâce aux prêts exceptionnels et inédits en Europe de nombreuses institutions jamaïcaines dont la National Gallery de Kingston (Mallica « Kapo » Reynolds, Evadney Cruickshank, Sidney McLaren, Karl Parboosingh...) et le Jamaica Music Museum.
- Une exposition qui présente l'influence de la culture jamaïcaine sur la musique, le graphisme, la mode, l'art contemporain, en dehors de ses frontières (Tony McDermott, Xavier Veilhan, Nik Nowak, Beth Lesser, Patrick Cariou, etc.)



Scatter devant le studio de King Jammy, 1987 ©Beth Lesser

## Un fil conducteur, le street art de Danny Coxson



À Kingston, la musique ne s'écoute pas seulement : elle se dessine au pinceau depuis des décennies sur les murs de la capitale, sublimant des kilomètres de béton décrépit en cartographie des héros des studios que s'est choisie la rue jamaïcaine.

Chanteurs, producteurs, ingénieurs du son mythiques : le « mural artist » Danny Coxson, né en 1961 à Trenchtown, les peint sans relâche depuis qu'un coup de machette lui a ôté trois doigts en 1991.

Danny Coxson a été invité en tant que lauréat du programme de résidence « Visa pour la création 2017 » de l'Institut français, à peindre les cimaises de l'exposition *Jamaica, Jamaica !* Danny Coxson apportera son extraordinaire talent de street artist pour créer une œuvre totale et éminemment jamaïcaine.



Danny Coxson, 2015, Kingston.  
Photo Sébastien Carayol



Kingston, 2015. Photo Sébastien Carayol

## « Radio Jamaica », la webradio de l'exposition



En 1959, la première radio jamaïcaine, la JBC (Jamaica Broadcasting Corporation), fondée par l'artisan de l'indépendance jamaïcaine, **Norman Manley**, s'attache à diffuser des titres locaux au détriment des chansons de rhythm and blues et de jazz américaines. En plus d'être un instrument de fierté nationale fédératrice d'identité, la radio va vite devenir le premier maillon de la chaîne de production de disque en Jamaïque : c'est lors de radio-crochets que les producteurs de l'époque repèrent les futurs talents de l'industrie jamaïcaine.

*Jamaica, Jamaica !* se devait de rendre hommage à ce pan d'histoire musicale : ainsi est née « Radio Jamaica », la webradio de l'exposition, qui diffusera 24h/24, dès le 3 mars et jusqu'au 13 août 2017, des milliers de titres, sons et playlists d'invités surprises. L'intégralité des programmes est à retrouver sur [radiojamaica.fr](http://radiojamaica.fr) ou l'application mobile Radio Jamaica à partir du 3 mars.

« Radio Jamaica » a été réalisée par Radio propaganda.

## Sound system : « Dub It Yourself » & Jamaica DJ sets



Le sound system fabriqué par Paul Axis.  
Photo Let's Go Yorkshire

En Jamaïque, le son ne s'écoute pas, il se ressent. L'exposition *Jamaica, Jamaica !* fait partager cette authentique expérience audiophile du sound system, en partenariat avec l'association anglaise Let's Go Yorkshire.

Playlist de « tunes », sirènes, effets sonores... Dans cette pièce, le mur d'enceintes et les amplis entièrement fabriqués par l'orfèvre anglais du son **Paul Axis** vous lancent une invitation : monter le son pour vous transformer, vous aussi, en selector. Ready fi rumble?

### JAMAICA DJ SETS

Tous les vendredis (19h-21h) jusqu'au 13 août, *Jamaica Jamaica !* accueille des DJ sets avec la crème des selectors français, sur le sound system Dub It Yourself

Programme complet sur le site :  
[www.philharmoniedeparis.fr/jamaica](http://www.philharmoniedeparis.fr/jamaica)

# 1 400 years

## Rebel music : les héritages de l'esclavage



Cosmo Whyte - Installations *The Well Traveled African* et *Wake the Town and Tell the People*, 2015, États-Unis

Xaymaca, la « terre de l'eau et du bois » des indiens Arawak, est découverte par **Christophe Colomb** en 1494. Occupée par les Espagnols à partir de 1509, l'île est finalement conquise par les Anglais en 1655. Ceux-ci en font l'une des plates-formes de la traite négrière et de l'économie coloniale caribéenne.

Mais dès les premiers jours, la rébellion gronde : la légende dit que les esclaves les plus indisciplinés étaient débarqués des bateaux négriers en Jamaïque, première escale aux Antilles.

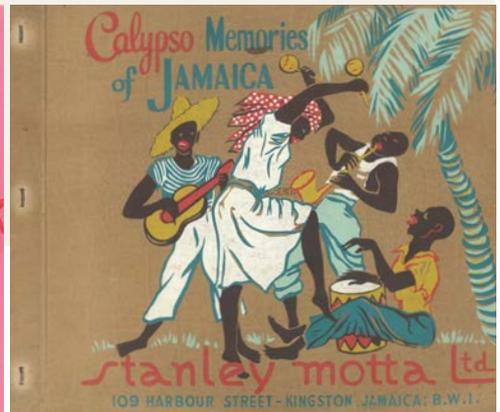
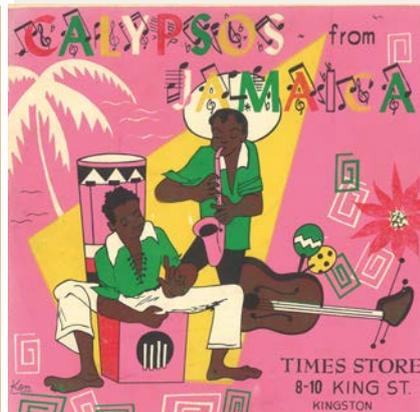
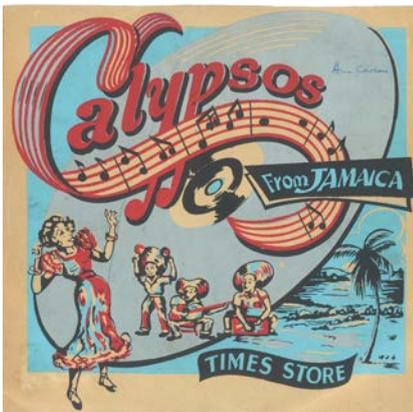
Durant les trois siècles de colonisation britannique, les esclaves et leurs descendants n'auront de cesse de résister et de se révolter. De nombreux cultes religieux naissent de ces actes d'affirmation. Mêlant influences chrétiennes et africaines, danses et chants, ces rites forment les premières caractéristiques de toutes les musiques autochtones à venir.

L'abolition de l'esclavage en 1838, ne marque pas de transformation radicale des conditions de vie. Hantée par son histoire, la production artistique et musicale jamaïcaine conserve une cicatrice mémorielle, celle de son brutal passé esclavagiste et colonial.



### Mento, le « calypso jamaïcain »

Le mento, première forme de musique créole jamaïcaine, naît à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans les campagnes. Il prend racine dans les multiples héritages de l'esclavage : il se nourrit aussi bien des danses et chants des peuples d'Afrique de l'Ouest que de pratiques coloniales comme le quadrille, danse de cour alors très populaire en Jamaïque. Le mento en est la musique-creuset, insolente, et souvent confondue avec le calypso, issu des îles voisines de Trinité et Tobago, à cause de leurs similitudes mélodiques. Capable de jongler aussi bien avec des sujets religieux que des thèmes très osés grâce à sa maîtrise du sous-entendu subtil, le mento atteint son apogée dans les années 1950, avant de décliner dans les années 1960 avec l'arrivée d'un nouveau son en Jamaïque, le ska.



Rumba box (Jamaica Music Museum) & pochettes de disques 33 tours / 78 tours de mento

# 2 Indépendance ska !

## Une indépendance en musiques



Le groupe The Skatalites  
par le street artist Danny Coxson

Un mouvement mondial de décolonisation s'engage après la Seconde Guerre mondiale. L'Empire britannique s'émiette. Inde, Kenya, Malaisie : un à un tous retrouvent leur indépendance. La Jamaïque devient indépendante en 1962 – dans un contexte d'effervescence tiers-mondiste et de militantisme panafricaniste. La fierté d'être « maître de son destin » ouvre une parenthèse d'enthousiasme et d'optimisme qui se célèbre en musique : le ska, métissage de traditions musicales locales et du rhythm'n'blues et du jazz américains, avec son contretemps caractéristique, naît dans ce contexte d'indépendance nationale. Porté par **The Skatalites**, groupe de jeunes laissés-pour-compte formés à l'**Alpha Boys School**, le ska va devenir, entre 1960 et 1966, le premier phénomène musical jamaïcain de portée mondiale.

### Alpha Boys School : l'incroyable destin d'une école de nonnes

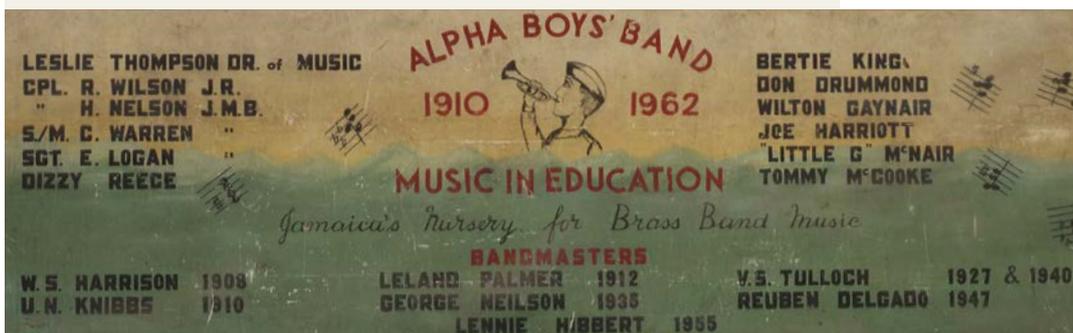
Institution qui recueille les enfants en grande difficulté ou les orphelins de Kingston, l'Alpha Boys School se forge un destin extraordinaire. C'est de cet établissement, créé en 1880 par une branche de l'ordre catholique des **Sœurs de la Miséricorde**, que vont en effet sortir la plupart des plus grands musiciens jamaïcains.

Chez les religieuses, l'éducation est rigide et la formation musicale stricte. Sous la houlette de la nonne mélomane **Mary Ignatius Davies** (1921–2003), dite « **Sister Ignatius** » – dont l'exposition présente sous forme de juke-box quelques-uns de ses morceaux favoris – des gamins des rues turbulents vont s'exprimer, se rencontrer, et parfois entamer de brillantes carrières musicales.

L'Alpha Boys School compte parmi ses anciens élèves les membres du trio **Israel Vibration**, **Cedric Brooks**, **Vin Gordon**, **Leroy « Horsemouth » Wallace**, **Leroy Smart**, **Yellowman** ou **Leslie Thompson** (premier chef d'orchestre noir du **London Symphony Orchestra**), et surtout quatre membres fondateurs du groupe mythique de ska, **The Skatalites** : **Tommy McCook**, **Don Drummond**, **Lester Sterling** et **Johnny « Dizzy » Moore**.



La directrice musicale de l'Alpha Boys School, **Sister Ignatius**, dans les années 1950, Jamaïque. Photo DR Museum of Pop Culture, Seattle, WA



Panneau de bois de la salle de musique de l'Alpha Boys school, 1962. The Museum of Pop Culture, Seattle

# 3 Hey Mr. Music !

## Studio 1, King Tubby, Black Ark : un circuit de production unique au monde

Le premier studio privé d'enregistrement jamaïcain, **Motta's Recording Studio**, ouvre à Kingston en novembre 1950. S'il s'agit d'abord de produire des disques-souvenirs de mento pour les touristes des hôtels, l'industrie du disque va vite prendre une place prépondérante dans la société jamaïcaine, grâce notamment à l'apparition des premières discothèques de rue, les sound systems, à la fin des années 50. Avec eux, la musique devient un enjeu important : pour gagner en popularité, et donc augmenter ses revenus, il faut passer en soirée des morceaux exclusifs.

Présent à tous les niveaux du circuit de production, cet esprit de compétition donne aux studios et à la musique une place majeure dans la vie économique, sociale et politique de la Jamaïque. L'émulation pousse chanteurs, musiciens, producteurs à se surpasser et à innover sans cesse pour se distinguer. Au cours des décennies suivantes, quelques pionniers du son inventeront dans les studios de Kingston des pratiques musicales uniques, qui partiront à la conquête du monde. C'est le cas, pour les trois grands studios qu'a choisi de reconstituer l'exposition *Jamaica, Jamaica !* : **Studio One**, le **Black Ark** du producteur excentrique **Lee Perry**, et la caverne immaculée de **King Tubby**.



Sculpture Lee « Scratch » Perry, Paris, 2015  
©Xavier Veilhan / ADAGP,  
Courtesy Galerie Perrotin.  
Photo Claire Dorn

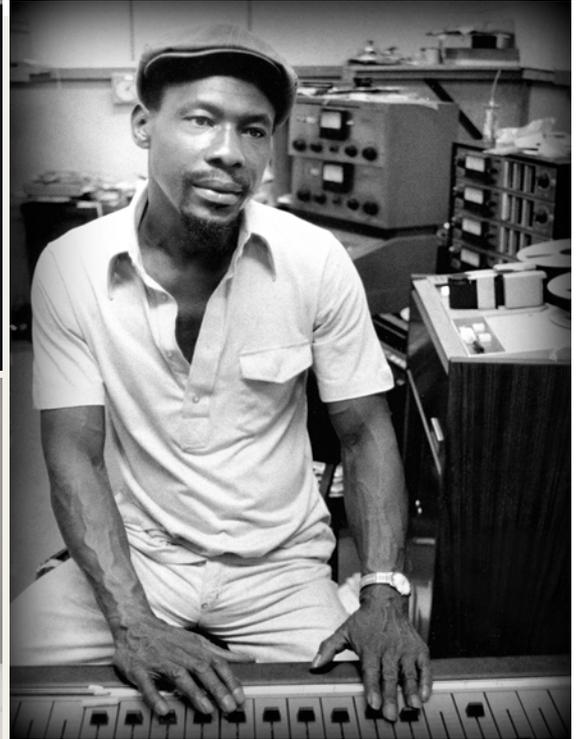
### Lee Perry, le « Salvador Dali du dub »

Artiste total, l'ingénieur du son et producteur Lee « Scratch » Perry (né en 1936) a inventé des techniques de production toujours utilisées aujourd'hui, bien au-delà des cercles du reggae – en témoigne la fascination que lui porte notamment l'artiste contemporain français **Xavier Veilhan**, qui l'a inclus dans sa série de sculptures 3D de producteurs mythiques.

Après des débuts avec Studio One en 1961, Perry sort en indépendant le disque « People Funny Boy » (1968), considéré comme l'un des tous premiers morceaux de reggae. L'année suivante, il produit **Bob Marley and The Wailers**, les préparant à la gloire internationale.

Mais c'est dans son propre studio, **Black Ark**, fondé en 1973, que **Lee Perry** laisse exploser tout son génie. Avec pour seul équipement une console quatre-pistes et quelques générateurs d'effets basiques, il révolutionne la musique jamaïcaine et repousse ses limites créatives en contribuant à inventer le dub, réinterprétation psychédélique d'instrumentaux de reggae saturés d'effets sonores.

Entièrement recouvert par son créateur de graffitis déclamatoires, le **Black Ark** prendra feu dans des conditions mystérieuses à la fin des années 1970, avant que **Lee Perry** n'émigre en Angleterre. Son génie excentrique lui a valu le surnom de « Salvador Dali du dub ». Résident aujourd'hui entre Suisse et Jamaïque, ce monument vivant se consacre essentiellement, à 80 ans, à des happenings artistiques et à quelques concerts pour lesquels il élabore toujours, façon facteur Cheval, ses propres tenues de scène. Quelques chapeaux et costumes ont été rapportés de Jamaïque pour les besoins de l'exposition.



Console MCI utilisée à King Tubby's studio, fin des années 1960, Jamaïque.  
Photo Museum of Pop Culture, Seattle, WA

Clement Coxsone Dodd dans son studio en 1976, par Peter Simon.  
Photo [www.petersimon.com](http://www.petersimon.com)

# 4 Sound The System !

## Le véritable instrument de musique de la Jamaïque

Dès 1950, la radio s'installe dans tous les foyers mondiaux. Les Jamaïcains se réunissent autour des quelques chanceux équipés d'un poste capable de capter les dernières nouveautés des stations de la Nouvelle-Orléans ou de Floride. À cette époque, ni rhythm'n'blues américain ni mento local, pourtant très populaires dans la rue mais trop turbulents pour la bonne société, n'ont droit de cité sur les ondes de l'île. Une poignée de jeunes entrepreneurs décide alors d'organiser des bals en plein air où ils vont pouvoir jouer tous ces disques : le sound system, la discomobile de rue, vient dès sa naissance combler un vide. Il se fait haut-parleur du peuple avant de devenir le véritable instrument de la musique jamaïcaine.

Très vite, ces soirées dansantes deviennent le quotidien des Jamaïcains et revêtent des enjeux économiques importants. Sous l'impulsion des pionniers **Tom The Great Sebastian** ou **V Rocket**, les trois premiers grands sound systems vont s'affronter dans le cadre de batailles sonores homériques : **The Trojan** (Duke Reid), **Coxson's Downbeat** (Clement Dodd) et **Voice of the People** (Prince Buster). Pour « survivre », les différents patrons doivent sans cesse se différencier et inventer : les innovations techniques, stylistiques et musicales nées en sound system vont jeter les bases de la culture DJ contemporaine, du sound clash aux dubplates (morceaux exclusifs pressés sur acétate), en passant par le remix.

### Jeremy Collingwood, collectionneur de sound systems

Pays du tiers-monde rongé par la pauvreté, la Jamaïque n'a jamais pu véritablement se soucier de la conservation de son patrimoine musical. À 10 000 km de là, un Anglais s'est mis en tête de sauver les sound systems d'antan de la casse : depuis quinze ans, Jeremy Collingwood rachète les sons mythiques et les restaure. Depuis sa ville de Stroud, il réussit ainsi à participer à la conservation d'un patrimoine en danger : il a par exemple découvert que l'une des enceintes du mythique sound system Hometown Hi-Fi servait de banc depuis des décennies, au fond d'une arrière-cour de Kingston !



Jeremy Collingwood et quelques enceintes de sound systems qu'il a restaurées. De g à d. : Count P, V-Rocket, Hometown Hi-Fi.



Duke Reid et son sound system The Trojan, photo DR



Papa Screw devant le sound system Black Scorpio, années 1980 ©Beth Lesser



Photo Sébastien Carayol



Serious Tings A Go Happen, les délirants panneaux peints des soirées sound system

Depuis une quinzaine d'années, la productrice jamaïcaine Maxine Walters collectionne les panneaux de bois peints à la main annonçant les soirées sound system en Jamaïque. Cloués ici et là sur les arbres et poteaux électriques de l'île, ils rivalisent de formules-chocs en patois et de graphisme criard pour attirer l'œil. Véritable patrimoine vernaculaire, esthétique et linguistique, ces « dancehall signs » chéris des Jamaïcains sont pourtant en danger : les autorités les considèrent comme de l'affichage sauvage, et les détruisent systématiquement.



Collection Maxine Walters  
Photos DR Sébastien Carayol



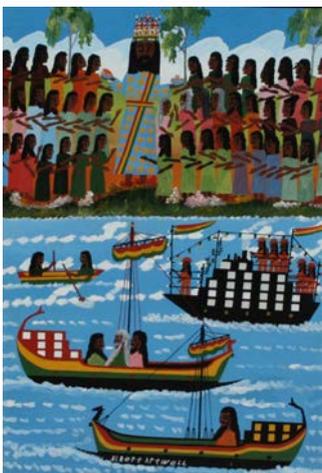
# 5 Black Man Time

## Les destins croisés de « Jah, Rastafari » et Marcus Garvey

Nommée en hommage au morceau « Black Man Time » du chanteur I-Roy, cette partie de l'exposition retrace le destin de deux grandes figures historiques liées entre elles, et fréquemment convoquées dans la musique jamaïcaine : l'empereur **Hailé Sélassié** et l'activiste **Marcus Garvey**.

Entre 1680 et 1786, le Royaume-Uni déporte vers ses colonies près de deux millions d'Africains. Débarqués des cales des négriers, ils ne se résignent pas à voir leurs vies résumées à leur seule condition d'esclaves. Leur résistance va bâtir la fondation d'une conscience populaire jamaïcaine, autour de grandes figures de la fierté noire notamment **Marcus Garvey** (1887-1940). Un des pères du nationalisme noir, né en Jamaïque mais très actif aux États-Unis, **Marcus Garvey** deviendra l'une des plus importantes figures du panafricanisme. L'autre figure est celle de **Hailé Sélassié** (1892-1975), empereur d'Éthiopie qui incarne la résistance à l'oppression et à la colonisation. Couronné en 1930, il devient l'incarnation de Dieu pour le rastafarisme, un mouvement spirituel et philosophique jamaïcain.

À la fin des années 1960, avec toute la détermination de ceux qui veulent subvertir le système esclavagiste et colonial dont ils sont issus, les Rastafari vont transformer la musique jamaïcaine en une déclaration de fierté militante, séditeuse, mystique et résolument tournée vers l'Afrique de leurs ancêtres : le reggae.



Photographie de Marcus Garvey lors d'une parade de l'UNIA, par James Van Der Zee, 1924, New York, États-Unis.  
Photo DR Van Der Zee Estate

Albert Artwell - *Jesse Through the Black Star Line*, huile sur bois, 1995. Collection Wayne & Myrene Cox

Sculpture *Black Star Liner*, allumettes, tissu, métal, verre, plastique, 1995, Jamaïque.  
Collection Wayne & Myrene Cox

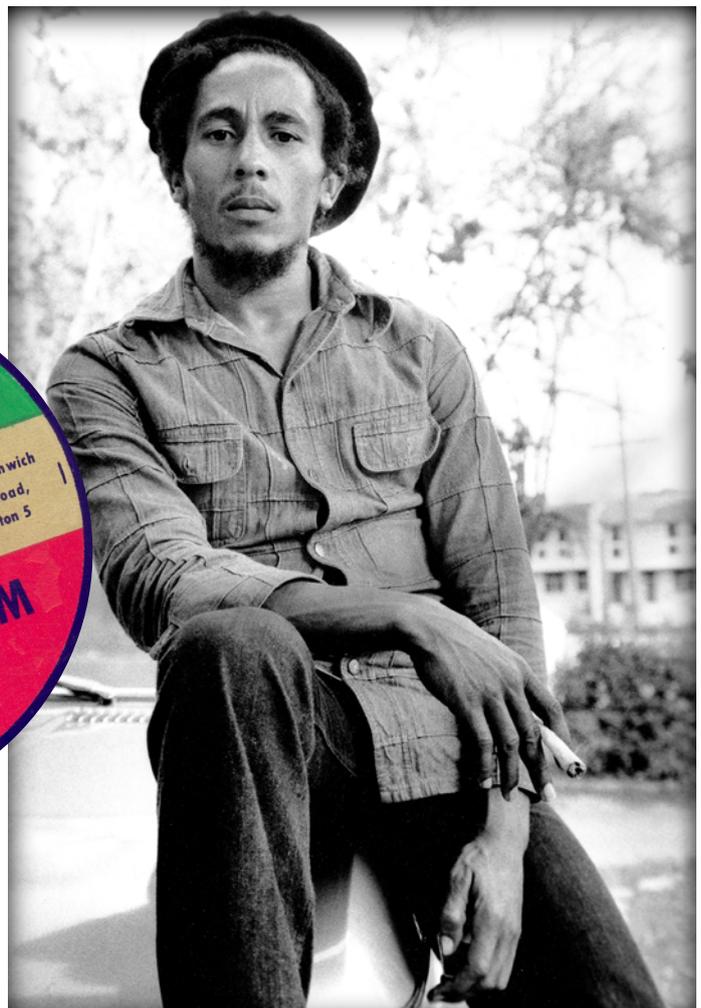
# 6 We Come From Trenchtown

## Bob Marley et les Wailers, otages politiques de leur quartier

Venu de la campagne de Nine Mile alors qu'il est jeune adolescent, **Bob Marley** grandit principalement à Trenchtown, un quartier brûlant de West Kingston. Dans ce dédale de *yards* communautaires, il rencontre **Peter Tosh** (1944-1987) et **Bunny Livingston** (né en 1947), avec qui il forme son premier groupe : **The Wailers**. En 1964, le morceau « **Simmer Down** » connaît un joli succès en Jamaïque, première étape vers la reconnaissance internationale qui viendra une dizaine d'années plus tard.

Dès le départ, leur musique retentit comme un cri : Trenchtown est la ligne de front entre deux quartiers ennemis, armés par les partis politiques, qui tentent d'instrumentaliser les musiciens pour s'assurer des circonscriptions. Marqués par la violence de ces quelques rues, **Bob Marley et les Wailers** n'auront de cesse de les chanter tout au long de leur carrière. Repéré par le producteur anglo-jamaïcain **Chris Blackwell**, qui les intègre à son label Island en 1972, le groupe, miné par la mise en avant du seul **Marley**, se sépare deux ans plus tard à l'orée d'un succès mondial.

Si les trois **Wailers** connaissent des destins très différents, **Bob Marley**, figure christique des sans-voix, devient avant sa mort en 1981 la première star internationale issue du tiers-monde. Et porte à l'échelle du monde la voix des ruelles rebelles de son quartier exsangue de Kingston.



Bob Marley. Photo DR [www.petersimon.com](http://www.petersimon.com)



Bob Marley à Londres, 1974  
©Adrian Boot, Bob Marley Estate, Tuff Gong Worldwide,  
Ishti Music (US)

Bob Marley dans son studio Tuff Gong, 1978  
©Adrian Boot





Chris Blackwell & Bob Marley en route pour le Brésil, par Nathalie Delon.

De g. à d. : Junior Murvin, Bob Marley, Jacob Miller et Chris Blackwell. 1980, Jamaïque. ©Island Trading

### Alain Delon / Bob Marley : l'improbable lien

En 1973, les Wailers croisent la route du jeune patron du label Island Records, Chris Blackwell. Blackwell est britannique, mais sa famille a fait fortune dans le rhum en Jamaïque. Excellent entrepreneur-aventurier cosmique, Chris Blackwell met en place une véritable stratégie marketing pour promouvoir sur la scène mondiale les Wailers – mais surtout Bob Marley. Grâce à ce dernier, Island Records devient l'un des plus importants labels indépendants de l'histoire, découvrant ensuite notamment Grace Jones ou U2. À la fin des années 1970, la première femme d'Alain Delon, Nathalie Delon, devient pour quelques années la compagne de Blackwell. Elle garde de cette époque une série de photographies dont celle présentée dans l'exposition immortalisant le producteur aux côtés de ses chanteurs Bob Marley et Jacob Miller.



Photo DR

### La guitare M16 de Peter Tosh

Devenue symbole de défiance et de militantisme, la guitare en forme de fusil-mitrailleur M16 de Peter Tosh ne lui était pas initialement destinée. Fabriquée et utilisée par le guitariste californien Bruno Coon (du groupe de rock Prairie Fire), elle fut vendue à Tosh par Coon après le concert du chanteur jamaïcain à Los Angeles, le 25 août 1983 – pour 550 dollars. Modèle unique, elle constitue l'un des highlights de l'exposition.

# 7 Dancehall Style

## La musique jamaïcaine de l'après-Marley



Danseuses lors des soirées Weddy Weddy & Nipples Tuesdays ©Emmylou Mai

1981 : avec la mort de **Bob Marley**, la musique jamaïcaine perd son ambassadeur international. Dans le même temps, une nouvelle mutation musicale s'opère dans les ghettos de l'île : le « dancehall » émerge. Dans ce nouveau son, peu de spiritualité rastafari : le dancehall chronique la vie des soirées sound system - comme si la Jamaïque avait besoin de chanter à nouveau pour elle-même, après avoir été sous les projecteurs internationaux. Avec ce nouveau style, le culte du corps et de l'apparence triomphent. Alors que le pays, étouffé par la dette depuis son premier emprunt au FMI en 1977, s'enfonce encore plus dans la pauvreté, ce nouveau genre devient le seul moyen d'évacuer les pressions de la vie quotidienne, au besoin par la provocation. Dans les chansons, on parle désormais de flingues et de sexe. Au début des années 1990, les dancehall queens apparaissent sur les pistes de danse : avec leurs tenues courtes et outrancières, ces danseuses célèbrent l'expression d'une sur-féminité militante, par des danses ultra-sexuées, aux mouvements repris aujourd'hui par la culture populaire mondiale.

Pendant que l'Occident se cherche désespérément le « nouveau **Bob Marley** », l'île crée avec le dancehall de nouveaux codes, éminemment jamaïcains : ceux d'une musique née avec les corps sublimés de la piste de danse au son des sound systems.



### Leasho Johnson

Né en 1984, Leasho Johnson vit et travaille à Kingston. Intéressé par l'art comme lieu de conflit, influencé par les cultural studies qu'il a étudiées en Angleterre, ses créations sont guidées par le commentaire social et sa propre expérience de jeune homme gay ayant grandi en Jamaïque. Avec cette installation, en clin d'œil aux fresques de Keith Haring du début du hip hop, Leasho Johnson joue avec humour des codes de représentations provocantes de personnages désinhibés croisés dans les soirées de rue, rendant un hommage à la culture dancehall inventée en Jamaïque.

Installation murale  
*Back-a-Road*, Jamaïque,  
2017, Leasho Johnson. DR

## Panzer sound system : le dancehall est une arme !

Pour l'exposition *Jamaica, Jamaica !*, l'artiste allemand Nik Nowak a spécialement transformé son installation Panzer (2011) : il a invité le DJ Neil Case, dit « Bass Mekanik » à lui composer une bande-son spécifique à partir de ses titres de dancehall favoris, des années 1980 à aujourd'hui.

D'origine jamaïcaine mais basé à Miami, Neil Case a été ingénieur du son sur des productions reggae (pour Byron Lee, Barry Biggs ou Tommy Cowan). Il est surtout connu pour avoir développé le style « Miami Bass » dans les années 1980, une forme de rap rendue célèbre par le groupe 2 Live Crew.

Panzer, de Nik Nowak (2011). Photo Nik Nowak



## The Greensleeves Years

Lancé en 1977, le label anglais Greensleeves reflète l'humeur du début des années 1980, partagée entre la fin de règne du dub et les prémices du dancehall. Sortant les albums de divers producteurs jamaïcains, Greensleeves forge l'identité graphique de ce nouveau son. Grâce à son illustrateur principal, Tony McDermott, notamment influencé par les comics, le dancehall prend une vie graphique propre. Pour la première fois, cet artiste rare dévoile un portfolio de ses artworks exécutés pour ce label mythique.



Artworks de Tony McDermott pour le label Greensleeves, 1977-2009. Collections Tony McDermott & Greensleeves Records

# ACTIVITÉS POUR LES GROUPES

## Visite pour les groupes

### VISITE LIBRE

SANS CONFÉRENCIER

#### De la 5<sup>e</sup> à la Terminale / Adultes

Les visites libres pour les groupes ont lieu uniquement sur réservation. Pour le droit de parole, nous consulter.

DU MARDI AU VENDREDI 12H – 18H - FERMÉ LE LUNDI  
FORFAIT GROUPE : 100€  
25 PERSONNES MAXIMUM, ACCOMPAGNATEURS  
COMPRIS

### VISITE-DÉCOUVERTE

AVEC UN CONFÉRENCIER

#### De la 5<sup>e</sup> à la Terminale / Adultes

#### JAMAICA JAMAICA!

Les multiples facettes de la musique et de la culture jamaïcaines décryptées dans l'exposition aux côtés d'un guide conférencier.

DURÉE : 1 HEURE 30  
30 ÉLÈVES MAXIMUM  
TARIF : 115€

### VISITE-ATELIER

AVEC UN CONFÉRENCIER

#### De la 5<sup>e</sup> à la Terminale

#### JAMAICA VIBRATIONS

Après la visite de l'exposition et la découverte de la richesse de la culture jamaïcaine, les élèves se familiarisent avec les codes du reggae pour réinterpréter à leur tour une chanson.

DURÉE : 2 HEURES  
28 ÉLÈVES MAXIMUM  
TARIF : 125€

### PARCOURS D'ÉDUCATION ARTISTIQUE ET CULTURELLE

#### De la 4<sup>e</sup> à la Terminale

#### AUTOUR DU REGGAE

La visite de l'exposition Jamaica Jamaica ! constitue le point de départ de ce parcours.

Elle permet de découvrir les nombreux artistes et courants de l'histoire du reggae, ainsi que du off beat, du dub, du sound system, du ska, du dancehall, ou encore du ragga. Par la suite, les participants écrivent des textes et apprennent à les scander ou à les chanter. Enfin, ils créent un morceau original ou chacun choisit son rôle – instrumentiste, chanteur, poète sonore – et terminent par une séance d'enregistrement de leur création.

1 VISITE DE L'EXPOSITION JAMAICA JAMAICA !  
4 ATELIERS  
1 CONCERT  
TARIF SANS CONCERT : 1 000€  
TARIF AVEC CONCERT : 1 200€

## Accessibilité

### VISITE LIBRE

Adolescents et adultes 

TARIF : GRATUIT POUR LA PERSONNE HANDICAPÉE ET SON ACCOMPAGNATEUR. RÉSERVATION OBLIGATOIRE

### VISITE GUIDÉE DESTINATION JAMAÏQUE

Adolescents et adultes    

La visite guidée de l'exposition peut être adaptée aux groupes de personnes handicapées. Le conférencier enrichit son commentaire grâce à l'écoute d'extraits sonores et à l'utilisation de supports de médiation multisensoriels. Les visiteurs malentendants peuvent demander une visite en lecture labiale avec audiophones, pour une amplification du commentaire et des extraits sonores.

DURÉE : 1 HEURE 30  
TARIF : 60€ PAR GROUPE

Adolescents et adultes    

### VISITE-ATELIER RYTHMES JAMAÏCAINS

En complément de la visite de l'exposition Jamaica, Jamaica !, les visiteurs découvrent avec le conférencier la richesse des rythmes jamaïcains en reprenant un standard de la musique reggae.

DURÉE : 2 HEURES  
TARIF : 60€ PAR GROUPE

## Concert-promenade

pour tous

Dimanche 23 avril, à partir de 14h30

### ROOTS OF JAMAICA

JAM AND THE DUDE, BROTHER LATEF AND FAMILY, FAYA DUB ET LE CAMION DE DADDY REGGAE

Reggae, ska, *rocksteady*, musique rituelle des rastafaris... La Jamaïque investit le Musée avec ces rythmes chaloupés et ses chants engagés. L'après-midi se termine par un grand *sound truck* en rue musicale.

MUSÉE DE LA MUSIQUE - CITÉ DE LA MUSIQUE

TARIF : 7€

## Spectacle jeune public

Enfant À partir de 6 ans

Du samedi 22 avril au dimanche 23 avril

### SISTERS REGGAE

NATTY PRINCESS

Un trio féminin qui manie aussi bien la voix que les cuivres a fait sienne la musique de Jamaïque : reggae, ska, *rocksteady*. Avec sa section rythmique de quatre musiciens, Natty Princess nous livre une musique authentique et réjouissante de compositions originales et de reprises de morceaux emblématiques.

Gentiane Lameloise, saxophone alto, voix

Juliette Bourdeix, trompette, chœurs

Flora Bonnet, trombone, chœurs

Louis Collet, clavier

Grégoire Terrier, guitare

Gilles Sonnois, basse électrique

Vincent Charpin, batterie

AMPHITHÉÂTRE - CITÉ DE LA MUSIQUE

TARIF : 10€ (adulte) / 8€ (enfant)

## PISTES PÉDAGOGIQUES

### Histoire :

Histoire de la Jamaïque et des Caraïbes : découverte, colonisation anglaise et esclavage. L'indépendance en 1962 et l'intégration dans le Commonwealth.

Les grandes figures politiques du XX<sup>e</sup> siècle : Marcus Garvey, Alexander Bustamante, Norman Washington Manley...

### Culture et musique

La culture jamaïcaine.

La religion et le mouvement rastafari : développement dans les années 1930 ; influence de Marcus Garvey ; caractéristiques ; rôle de Haïlé Selassié, empereur d'Éthiopie.

Les musiques jamaïcaines : mento, jazz, ska, dancehall, dub.

Le reggae : textes et caractéristiques musicales (« riddims », « afterbeat », ligne de basse, instruments).

Les figures emblématiques de Bob Marley et de Peter Tosh.

Les « sound systems ».

Le reggae dans le monde.

# INFORMATIONS POUR LES PUBLICS SCOLAIRES



Le chanteur Nitty Gritty dans la cour de King Jammy, 1985 ©Beth Lesser

## BILLETTERIE

Réservations par téléphone  
uniquement

du lundi au vendredi de 10h à 18h  
au 01 44 84 44 84 \*3 puis 2

Renseignements par email :  
[education@philharmoniedeparis.fr](mailto:education@philharmoniedeparis.fr)

Toutes les activités doivent faire l'objet d'une réservation (y compris les visites libres).  
Les groupes sans réservation ne seront pas admis.

CITÉ DE LA MUSIQUE - PHILHARMONIE DE PARIS

221, AVENUE JEAN-JAURÈS

75019 PARIS

MÉTRO LIGNE 5 ET TRAM 3B : PORTE DE PANTIN